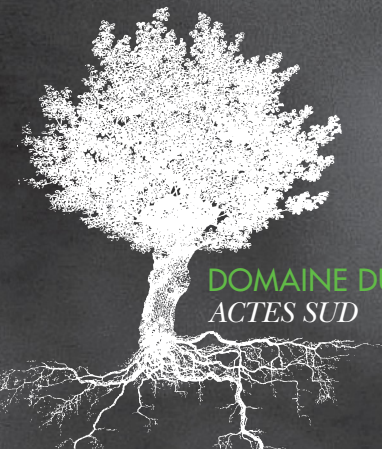


CYRIL DION

PETIT MANUEL DE RÉSISTANCE CONTEMPORAINE



DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD



DOMAINE DU POSSIBLE

La crise profonde que connaissent nos sociétés est patente. Dérèglement écologique, exclusion sociale, exploitation sans limites des ressources naturelles, recherche acharnée et déshumanisante du profit, creusement des inégalités sont au cœur des problématiques contemporaines.

Or, partout dans le monde, des hommes et des femmes s'organisent autour d'initiatives originales et innovantes, en vue d'apporter des perspectives nouvelles pour l'avenir. Des solutions existent, des propositions inédites voient le jour aux quatre coins de la planète, souvent à une petite échelle, mais toujours dans le but d'initier un véritable mouvement de transformation des sociétés.

**PETIT MANUEL
DE RÉSISTANCE
CONTEMPORAINE**

DU MÊME AUTEUR

Assis sur le fil, poèmes, La Table ronde, 2014.

Demain, un nouveau monde en marche, Actes Sud, coll. "Domaine du possible", 2015 ; nouvelle édition, 2016.

Demain : les aventures de Léo, Lou et Pablo en quête d'un monde meilleur, Actes Sud Junior, 2015.

Demain entre tes mains, avec Pierre Rabhi, Actes Sud Junior, 2017.

Imago, Actes Sud, 2017.

Photographie de couverture : Getty Images

Dessin de couverture : © David Dellas, 2011

© Actes Sud, 2018

ISBN 978-2-330-10146-6

www.actes-sud.fr

CYRIL DION

**PETIT MANUEL
DE RÉSISTANCE
CONTEMPORAINE**

**RÉCITS ET STRATÉGIES
POUR TRANSFORMER LE MONDE**

DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD | COLIBRIS

Il est grand temps de passer d'une société orientée vers les choses à une société orientée sur les êtres. Si l'on pense que les machines et les ordinateurs, le profit et les droits de propriété sont plus importants que les personnes, alors le trio de géants – racisme, matérialisme et militarisme – est impossible à vaincre.

MARTIN LUTHER KING JR.,
"Au-delà du Vietnam : le moment de briser le silence",
discours prononcé à New York le 4 avril 1967.

AVANT-PROPOS

“Pourquoi votre discours n’imprime-t-il pas ? Comment convaincre les gens comme moi, qui sont tentés de changer leurs habitudes mais qui n’y arrivent pas ?”

Nous sommes le 9 décembre 2015. Sur le plateau d’une émission de télévision bien connue. De l’autre côté de la lucarne, trois millions de téléspectateurs doivent jeter un œil distrait à notre débat. Sur le fauteuil en face de moi, Yann Arthus-Bertrand a l’air navré.

Depuis plusieurs minutes, la journaliste chargée de chroniquer nos films¹ – fraîchement élue meilleure intervieweuse de France – nous pousse dans nos retranchements. À côté d’elle, l’écrivain-sniper, qui doit faire de même, garde un air blasé.

Elle continue, s’adressant à moi. Le film est trop cool, les gens que nous montrons, trop parfaits. En le regardant elle s’est sentie étouffer : “Je n’ai eu qu’une seule envie : prendre l’avion, me faire couler un bain moussant et bouffer une bonne côte de bœuf¹.”

Elle nous reproche de ne pas nous y prendre comme il faut. De ne pas lui donner envie de se mobiliser pour éviter la catastrophe écologique. Comme si la responsabilité de la secouer nous appartenait. Je garde un souvenir étrange de ce moment. Les mots que je prononçais étaient comme assourdis, recouverts. C’est étrange, me disais-je, comme ces conversations (sur l’effondrement écologique) vont de soi dans certains contextes et tombent à plat dans d’autres...

Quelques mois plus tard, le public avait partiellement démenti la théorie de Léa Salamé. Le propos que nous avons développé dans *Demain* était parvenu jusqu’aux gens. Du moins, jusqu’à un million deux cent mille personnes qui avaient été le voir en salle. Puis le film était sorti dans trente pays, avait remporté un César.

I. Yann Arthus-Bertrand venait de sortir le film *Terra*, et nous venions de réaliser le documentaire *Demain* avec Mélanie Laurent. (Les notes numérotées en chiffres romains se trouvent en bas de page, celles numérotées en chiffres arabes se trouvent à la fin de l’ouvrage, p. 143.)

Tous les jours nous recevions des messages de personnes qui nous racontaient ce qu'elles avaient fait en sortant de la salle : démarré un compost, créé une monnaie locale, changé de métier... Nous avons raconté "une histoire qui fait du bien", selon leurs propres mots. Nous leur avons "redonné de l'espoir", les avons "inspirées".

Pourtant, notre contradictrice d'un soir n'avait pas entièrement tort. Globalement, nous, écologistes, ne parvenons pas à faire passer notre message. Du moins pas suffisamment.

Malgré tous nos efforts la situation ne cesse de se dégrader, à une vitesse étourdissante.

À ce titre, l'été 2017 a battu tous les records : iceberg géant se détachant de la banquise, ouragans à intensité inédite, température la plus chaude jamais enregistrée sur Terre, inondations meurtrières en Inde, incendies catastrophiques au Portugal et en Californie, études plus alarmantes les unes que les autres... Et ce fameux article de David Wallace-Wells dont je parlerai plus loin. Même animé par une inébranlable foi en l'humanité, en ses capacités à faire face au pire pour y opposer le meilleur, ne pas être terrifié par ce que les prochaines décennies nous réservent relève de l'optimisme béat ou de l'acte de bravoure.

À la lecture de toutes ces nouvelles catastrophiques, notre réflexe fut, pendant des années, d'alerter et d'alerter encore... Force est de constater que c'est inefficace. Égrener ces informations, les poster frénétiquement sur les réseaux sociaux, monter des campagnes, faire ce que nous, militants, ONG, presse spécialisée, nous échinons à faire depuis des années est utile, mais globalement inopérant. Aussi incroyable que cela puisse paraître à tous ceux qui sont habités par un sentiment d'urgence écologique absolue, ce sujet n'attire pas les foules. Certes, l'attention portée à la protection de notre planète a progressé depuis vingt ans, on peut même dire qu'elle n'a jamais été aussi grande. Pourtant, les mobilisations contre le changement climatique sont ridiculement faibles. La plus grande marche de

ces dernières années, organisée à New York en septembre 2014, a rassemblé 300 000 personnes, malgré le battage médiatique et la kyrielle de stars du cinéma américain qui avaient pris la tête du cortège. Les 28 et 29 novembre 2015, juste avant le grand rendez-vous du Sommet mondial de Paris sur le climat (la fameuse COP 21), une marche globale, mondiale, fut organisée (et interdite à Paris à la suite des attentats du Bataclan). Selon l'ONG 350.org, ce sont près de 2 300 cortèges qui arpentèrent les rues de 175 pays et rassemblèrent au total 785 000 personnes² (600 000 selon le *Guardian*³). En comparaison, 1 million et demi de Français se massèrent sur les Champs-Élysées à Paris pour fêter la victoire de la France à la Coupe du monde de foot et au moins 500 000 pour l'enterrement de Johnny Hallyday.

Certes, le souci de l'écologie s'est propagé depuis quelques années, mais il reste contingent. Bien souvent les néo-écologues, pourtant animés par un enthousiasme communicatif, ne savent pas très bien par quoi commencer, s'épuisent dans de petites actions à faible impact, s'épanouissent dans des projets qui ne font pas encore système avec les organisations sociales, politiques, économiques qui les entourent. Malgré leurs efforts (nos efforts), la destruction va toujours plus vite que la régénération. Infiniment plus vite. Nous dormons. De temps à autre, l'ampleur de la catastrophe nous saisit, puis le quotidien reprend son cours. Inexorablement. Car nous aimons ce monde matérialiste. En tout cas, nous y sommes habitués. Tellement habitués que nous ne savons plus vivre autrement. Aujourd'hui, nous devons aller plus vite, plus loin.

Nous sommes face à un danger d'une ampleur comparable à celui d'une guerre mondiale. Sans doute même plus grave. Danger porté par une idéologie, matérialiste, néolibérale, principalement soucieuse de créer de la richesse, du confort, d'engranger des bénéfices. Qui envisage la nature comme un vaste champ de ressources disponibles au pillage, les animaux et autres êtres vivants comme des variables

productives ou improductives, les êtres humains comme des rouages sommés de faire tourner la machine économique. Nous devrions résister. Tels nos aïeux résistant au nazisme, tels les Afro-Américains résistant à l'esclavage puis à la ségrégation, il nous faudrait progressivement refuser de participer à ce dessein funeste. Nous dresser et reprendre le pouvoir sur notre destinée collective. Ce n'est pas vers la ruine et la destruction que nous voulons nous diriger. Ce n'est pas un monde absurde, où chacun est cantonné à un rôle de producteur-consommateur, que nous voulons construire. Nous n'avons pas décidé d'éradiquer toute forme de vie sur Terre, simplement pour pouvoir nous asseoir dans un canapé, smartphone en main, musique douce en fond, télé allumée en arrière-plan, livreur à la porte, chauffage réglé à 22 °C... Ou, si c'est le cas, nous sommes définitivement dégénérés.

Dans cet ouvrage, j'ai tâché d'explorer les meilleures stratégies pour engager cette résistance. Pour ce faire, j'ai synthétisé deux années de recherches, de lectures, de rencontres à travers dix-huit pays, découvrant que les plus efficaces ne sont pas forcément celles auxquelles nous pourrions penser de prime abord. Manifester, signer des pétitions, agir localement, consommer autrement, faire des dons, s'impliquer, occuper des lieux, boycotter... Toutes ces propositions qui nous sont faites dans d'innombrables ouvrages, dans des articles, des émissions, sur les réseaux sociaux, n'ont aucune utilité, ou presque, si elles sont mises en œuvre de façon isolée. Les perspectives plus radicales d'insurrection ou d'affrontements violents nous conduiraient certainement à reproduire ce que nous prétendons combattre. Selon moi, il ne s'agit pas de prendre les armes, mais de transformer notre façon de voir le monde. De tout temps, ce sont les histoires, les récits qui ont porté le plus puissamment les mutations philosophiques, éthiques, politiques... Ce sont donc par les récits que nous pouvons engager une véritable "révolution". Mais pour que ces récits puissent émerger et se traduire en structures politiques,

économiques et sociales, il est incontournable d'agir sur les architectures qui orientent nos comportements. C'est ce que je développerai dans la dernière partie de l'ouvrage.

Si toutes ces questions vous passent au-dessus de la tête (et que pour une raison miraculeuse vous tenez ce livre entre les mains), j'espère vous donner envie de vous y intéresser.

Si elles vous touchent et que vous vous sentez impuissant, j'espère vous donner l'élan d'agir plus avant. Nous ne pouvons plus nous contenter de regarder les choses de loin, de hausser les épaules ou de pointer un doigt accusateur. Nous sommes tous partie prenante de cette entreprise de destruction massive, d'une façon ou d'une autre. C'est le moment de penser à nouveau par nous-mêmes et de faire des choix.

J'espère qu'à la lecture de ce livre vous sentirez poindre dans vos membres, dans votre poitrine, ce souffle si caractéristique de la liberté. Cette incomparable envie de créer, d'être utile. Le besoin de contribuer à quelque chose de plus vaste que vous. De participer à un mouvement dont nos enfants et nos petits-enfants se souviendront lorsqu'ils étudieront ce moment clé de notre histoire. Celui où nous avons décidé de ne pas renoncer.

1

C'EST PIRE QUE VOUS NE LE CROYEZ